



Le 20 février 1960, lors du premier essai nucléaire français à Tanezrouft, dans le Sahara algérien. PHOTO AFP

L'ATOME ATOMISÉ

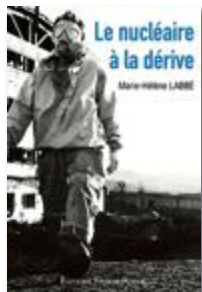
Essai raté dans le désert algérien en 1962 et Fukushima : deux ouvrages s'emparent du risque nucléaire.

Jamais la période n'a été aussi propice aux ouvrages traitant du nucléaire. Nombre d'entre eux se présentent comme des argumentaires en faveur ou en défaveur de cette énergie. Pas *les Irradiés de Béryl*, qui raconte un pan oublié de l'histoire militaire française. Ingénieur chimiste, Louis Bulidon est un personnage connu des amateurs d'économie boursière. Défenseur des petits actionnaires, il s'est distingué dans la sphère médiatique en intervenant systématiquement dans les assemblées générales des grands groupes. Le voilà dans un tout autre rôle, celui de témoin et de passeur. Il raconte, dans un ouvrage modeste, son séjour en Algérie, dans le Hoggar, comme appelé du contingent entre décembre 1961 et juillet 1962. La France utilise alors le désert algérien comme arrière-cour pour mener ses exercices atomiques. C'est là-bas, entre novembre 1961 et décembre 1965, que seront réalisés treize tirs, tous affublés de noms de pierres précieuses – Tourmaline, Topaze, Agate... – dans des galeries creusées sous la montagne du Tan Affela. Un tir a marqué l'histoire, et la mémoire de Louis Bulidon à jamais, celui du 1^{er} mai 1962: le tir Béryl, réalisé en présence de deux ministres, Pierre Messmer et



LES IRRADIÉS DE BÉRYL
de **LOUIS BULIDON**
éditions Thaddée,
175 pp., 20 €.

Gaston Palewski. C'est bien simple, il a complètement foiré. En théorie, la montagne devait confiner les particules radioactives, mais à force de servir de coffre à explosions, elle s'est fissurée et a laissé s'échapper un nuage contaminé. Après l'explosion, panique dans la tribune officielle, tout le monde se carapate devant le nuage noir. Le jour du tir, Bulidon est affecté au labo de son camp, loin du point zéro, devant des appareils de mesure, un enregistreur qui couche sur le papier la radioactivité décelée dans l'air. Vingt minutes après la secousse, il voit débarquer deux jeeps à vive allure. Huit hommes se ruent vers le robinet d'eau et le paquet de poudre à récurer et, nus comme des vers, se met-



LE NUCLÉAIRE À LA DÉRIVE de **MARIE-HÉLÈNE LABBÉ**
éditions Frison-Roche,
158 pp., 24 €.

tent à se brosser frénétiquement devant un Bulidon décontenancé. De retour devant son enregistreur, le jeune ingénieur constate, impuissant, l'emballement de ses stylets d'encre. «*Sachant que l'échelle était logarithmique, la radioactivité mesurée était tout simplement énorme.*» Il reconnaît qu'à l'époque, pour ses camarades et lui-même, «*la bombe n'était pas un sujet*». Depuis, il se bat sans relâche pour faire reconnaître le statut de victimes à ceux qui assistèrent aux tirs qui déclenchèrent des maladies. Il lutte aussi pour que «*le linceul de l'oubli [n'efface pas ce tir] de la mémoire des vivants*». Plus proche de nous, *le Nucléaire à la dérive*, l'ouvrage de Marie-Hélène Labbé, maître de conférences à Scien-

ces-Po, revient sur les questions que pose le nucléaire, après Fukushima. Il expose à froid les points sur lesquels il y a manifestement eu erreur de jugement. Le nucléaire devait être la dernière des armes, mais la dissuasion «*a bouleversé les termes du calcul stratégique en ajoutant à une incertitude une certitude : désormais, non seulement la victoire est incertaine, mais le désastre est assuré*», selon les termes du diplomate français Jean-Marie Guéhenno. Le nucléaire devait être sûr. L'actualité permet d'en douter, d'autant que la prolifération échappe souvent aux autorités de contrôle, sans parler des risques sous-évalués. Il devait être rentable, le voilà coûteux, qu'on poursuive ou non son exploitation. En période de disette, il engouffre tous les fonds disponibles pour les autres énergies et subit, lui aussi, les affres de la compétitivité. Labbé prévient : «*Ce livre n'est ni un plaidoyer de plus ni le roman noir de l'atome. Il énonce des faits, pose des questions, ouvre un débat : de ceux qu'il faut saisir avant qu'ils ne nous saisissent.*» Ces deux ouvrages se complètent : impossible de parler du nucléaire d'aujourd'hui sans évoquer son passé, mais cette énergie a-t-elle pour autant un avenir ?

LAURE NOUALHAT

RÉSEAU LA PLANÈTE DANS L'ASSIETTE

Terra Madre est né en 2004 et, pourtant, cet extraordinaire projet de mondialisation positive, qui n'a cessé de se développer, reste méconnu en France. Le livre de Carlo Petrini – journaliste et sociologue, fondateur du mouvement Slow Food et seul Italien à figurer au palmarès du *Guardian* des «*cinquante personnes qui pourraient sauver le monde*» – donne les clés de cette alternative au système agro-industriel. Créé pour lutter contre la malbouffe, Slow Food, qui compte 100 000 membres, en est venu à la promotion des produits «bons et sains» et donc à la défense d'une agriculture vivrière, respectueuse de la biodiversité. Etre gastronome, pour Slow Food, c'est ne pas ignorer les liens qu'il y a entre l'assiette et la planète.



TERRA MADRE
de **CARLO PETRINI**
éditions Alternatives,
294 pp., 18 €.

En 2004, Carlo Petrini invite à Turin, à deux pas du Salon du goût organisé par Slow Food, quelque 5 000 petits paysans. Une foule bigarrée, mêlant pêcheurs des Caraïbes ou de Finlande, planteurs de cacao de l'Equateur, bergers des Pyrénées, vigneron de Bourgogne, riziculteurs de Chine et de Corée... La compréhension est immédiate : des liens se tissent. La rencontre est reconduite tous les deux ans, et désormais aux paysans s'ajoutent un millier de cuisiniers et 400 chercheurs : au total, 2 000 «communautés de la nourriture», filières économiques locales, qui vont du sélectionneur de semences au cuisinier en passant par le producteur. Terra Madre est devenu un réseau politique, une sorte de Parlement mondial des paysans, qui procède par échanges et contagion.

ÉLIANE PATRIARCA

MÉMENTO

LES CHOIX DU CAHIER LIVRES

Il y a cinquante ans mourait, à 36 ans, Frantz Fanon, l'auteur des *Damnés de la terre*. Ses **Cœuvres** en un volume, et une biographie par David Macey, **Frantz Fanon, une vie** (la Découverte). Le prix Nobel de littérature 2011, V.S. Naipaul, montre dans **le Masque de l'Afrique** (Grasset) à quel point la magie est une forme de pouvoir, mais se laisse envoûter. Salon de Montreuil ce week-end, l'occasion de plonger dans un secteur en perpétuelle ébullition et de repérer la créativité des auteurs jeunesse lâchés dans l'univers numérique, voir **l'Herbier des fées** de Benjamin Lacombe (Albin Michel). Petites et grandes inventions par l'historienne Chiara Frugoni, avec moult illustrations : **le Moyen Âge sur le bout du nez** (les Belles Lettres). **Ô dingos, ô châteaux!** de Tardi et Manchette (Futuropolis), et réciproquement. **La Vache au nez subtil**, la pornographie élevée au rang d'un surréalisme par le Brésilien Campos de Carvalho (Laureli/Léo Scheer).